

TEARS AND SAINTS VERSUS THE EVIL DEMIURGE

Mara Magda Maftai-Bourbonnais

Assoc. Prof., Phd, Academy of Economic Studies, Bucharest

Abstract: Even if it is difficult to judge whether Cioran was an atheist in everyday life or not (i.e. quite an uninteresting issue after all), researchers cannot ignore the relationship Cioran had with God in his written discourse. This controversial relationship appears mostly in two main books signed by the philosopher, namely in Tears and Saints and in The Evil Demiurge, the latter being written thirty years after the publication of the former. Though the terms of his relationship with God do not change in time, the style, the historical context, the state of mind in which the second book was written were completely different. The Evil Demiurge remains one of Cioran's cult book. If Tears and Saints represents the zenith of his negative state of mind, The Evil Demiurge is a well constructed, argumentative essay. We shall insist in this paper on differences and similarities between the two books, from points of view such as age, presence of family or not (as e.g. Tears and Saints is a kind of alarm clock for Cioran's parents), style, influences, historical context, etc. in which they were both produced.

Keywords: Cioran, "Tears and Saints", "The Evil Demiurge", God, atheism

Cioran est né dans une famille très religieuse, mais qui se complait dans la souffrance. Souffrance légitime déterminée par le contexte historique, mais aussi souffrance intérieure, malade, organique, qui touche Aurel, le frère de Cioran et Virginia sa sœur. Il s'apaise en ayant recours à la lecture puis à l'écriture. Né dans une famille où l'on retrouve des troubles mentaux du côté maternel, il était difficile d'y échapper. Cioran n'aime pas parler de ce sujet. Où se trouve Dieu dans cette quête permanente de solutions ? Nulle part, car les prières de sa famille restent sans réponse. Cioran est indigné. Il finira totalement résigné avant de mourir. Atteint par la maladie d'Alzheimer, Cioran perçoit la punition de Dieu. Il se rend à l'évidence et se calme. Mais si Dieu est punitif, alors ce n'est pas un Dieu chrétien. Malade, Cioran qui refuse de parler en roumain depuis son arrivée en France, a du mal à parler français, la langue qui lui aura coûté de dures années de travail. Il se remet à parler sa langue maternelle qu'il prétend détester profondément autant qu'il détesterait le peuple roumain. Si Dieu n'est pas vindicatif, que faut-il penser ?

Deux livres témoignent pleinement de son état d'esprit négatif envers Dieu : *Des larmes et des saints* et *Le Mauvais demiurge* écrits à trente-deux ans d'intervalle.

Objectivement, Cioran eut moins de raisons d'attaquer Dieu par rapport à ses anciens collègues de génération restés en Roumanie et passés par les prisons communistes. Chacun d'entre eux (Steinhardt, Noica, Acterian, etc.) essayèrent en vain de le convaincre de son mauvais choix. En définitive, son attaque contre la Divinité représente peut-être le seul thème qui est constant dans ses livres et une fois qu'il choisit de s'en prendre à Dieu et il ne pourra plus se rétracter. Sa rage envers l'impuissance de l'homme face à l'autorité éternelle de Dieu le travaille. Il conclut que le but de la religion n'est pas de consoler l'homme souffrant et solitaire, mais de calmer son désir de pouvoir (sa volonté de puissance pour employer l'expression de Nietzsche utilisée à tort et à travers par les récepteurs de son œuvre). L'homme et Dieu n'ont pas les mêmes motivations, même si « [l]e destin historique de l'homme est de mener l'idée de Dieu jusqu'à la fin »¹. Épuisé par la lutte permanente entre la raison et le besoin de croire, l'homme se pose la question de savoir si Dieu n'est pas tout simplement un subterfuge inventé afin de contrôler la majorité. Je crois ou je ne crois pas, représente le dilemme du philosophe.

Dieu est en même temps le premier souvenir de chaque homme, Il s'impose et parfois suffoque par sa présence. Cioran trouve un seul remède contre cela : bloquer à travers le mental tous les chemins d'accès vers Dieu. Mais tout effort de pallier le manque de croyance, commence par l'essai de s'approprier Dieu. Cioran constata cependant rapidement que Dieu est froid et solitaire. En outre, la théologie ne fait qu'éloigner Dieu du cœur des hommes :

« La théologie est la négation de Dieu (...) Depuis que la théologie existe aucune conscience n'y a gagné une certitude de plus, car la théologie n'est que la version athée de la foi (...) L'Eglise et la théologie ont assuré à Dieu une agonie durable. »²

L'Eglise ne rend aucun service à Dieu. Evidemment, Cioran fait référence à l'Eglise orthodoxe.

Fils de prêtre, le philosophe partage le terrain de la croyance entre le démon et Dieu suivant peut-être les préceptes de l'Apôtre Jacob selon lequel même les démons croient et tremblent.

« (...) L'histoire humaine est un drame divin »³, déterminé par l'oscillation entre se rapporter ou non à Dieu, croire ou non dans Son histoire, imaginée et écrite en définitive par l'homme pour ses semblables (Cioran reprit le point de vue de Spinoza). Le doute peut faire plus de mal que de bien. « Il se pourrait que l'homme n'ait d'autre raison d'être que de *penser* à Dieu. S'il pouvait l'ignorer ou l'aimer, il serait sauvé »⁴. Malgré cela il est important de se rapporter à Dieu, c'est une forme d'auto-connaissance, un trajet obligatoire vers la découverte de soi-même. Tout être chrétien doit se définir par comparaison avec Dieu. Réfléchir à Dieu signifie apprendre, la tourmente est nécessaire, la souffrance, les dilemmes, font partie intégrante de l'être :

« Celui qui ne pense pas à Dieu demeure étranger à lui-même. Car l'unique voie de la connaissance de soi passe par Dieu (...) »⁵

Point de référence dans l'histoire de l'homme et dans l'Histoire qu'il créa au cours des siècles, Dieu est une volupté qui demeure craintive. Entre la haine et l'amour de Dieu, il n'existe pas beaucoup de distance.

¹ Emil Cioran, *Des Larmes et des saints*, Œuvres, p. 309

² Ibidem, p. 311

³ Ibidem, p. 313

⁴ Ibidem, p. 312

⁵ Ibidem, p. 313

Dans *Des Larmes et des saints*, Cioran ne peut pas s'empêcher de revenir sur le thème de l'histoire des civilisations tant débattue dans *Transfiguration de la Roumanie*, thème auquel il associe cette fois la condition religieuse des nations qui ont fait l'histoire. Il s'agit des nations russe et espagnole, aidées dans leur élan par le fanatisme religieux, comme le constate Cioran également dans *Transfiguration de la Roumanie* et dans *Histoire et Utopie*. Contradictoire jusqu'à l'épuisement, dans *Des Larmes et des saints* Cioran soutient la thèse opposée, c'est-à-dire que le progrès des deux nations est dû à leur athéisme, idée complètement fautive car tout lecteur sait très bien que l'Espagne catholique comme la Russie orthodoxe sont des nations d'une religiosité presque fanatique. Il finit par admettre dans *Des Larmes et des saints* qu'il existe chez les deux peuples au moins « la passion » pour Dieu :

« Le Russe ou l'Espagnol le plus sceptique est plus passionné de Dieu que n'importe quel métaphysicien allemand. »⁶

A la religion de ces peuples, lucides, capables de marquer l'histoire, Cioran oppose, comme dans *Transfiguration de la Roumanie*, l'image pesante des monastères infirmes, insignifiants, et il introduit dans *Des Larmes et des saints* le terme d'*acédie* sur lequel il reviendra dans *Précis de décomposition*. Il l'associe à l'ennui des moines, pas si heureux que cela de servir Dieu tous les jours. Seul celui qui a visité les monastères roumains et surtout les chambres des moines (en roum. *chilie*), sinistres, froides, symbole de la pauvreté dont le moine a besoin (sic !) pour retrouver Dieu, peut comprendre le dégoût de Cioran envers ces serviteurs de Dieu. Pire que la pauvreté et le calme assourdissant est l'ennui de cette vie répétitive, prisonnière d'elle-même. L'*acédie* est donc « non un dégoût de Dieu mais un ennui en Dieu. L'*acédie*, ce sont tous les dimanches après-midi vécus dans le silence pesant des monastères »⁷. A celle-ci, Cioran oppose l'*acédie* moderne, qui « n'est plus la solitude claustrale – bien que chacun de nous porte un cloître dans son âme – mais le vide et l'effroi face à un Dieu débile et déserté »⁸.

Toutes les divagations sur l'existence ou la non-existence de Dieu sont déterminées par la personnalité du Créateur. Il n'est pas un créateur optimiste, gai, alors que « Bouddha était un optimiste »⁹. Il passe de la vengeance à la punition, Il regarde, Il menace, ce nouveau dieu, comme l'appelle Cioran dans *Le Mauvais démiurge* : « L'agressivité est un trait commun aux hommes et aux dieux nouveaux. »¹⁰ Selon la religion orthodoxe, Dieu est amour, Il pardonne et Il comprend. Alors, se demande Cioran, pourquoi nous menace-t-il avec le Jugement : « Vous pensiez arpenter l'Absolu, craintif et méprisant, lorsque soudain surgit un nouvel obstacle ! Le Jugement ! Et alors ? Dieu voudrait-il nous faire mourir une deuxième fois ? »¹¹ Et l'ironie fine de Cioran surgit de nouveau : « Allons au Jugement une fleur à la boutonnière ! »¹², tant que dans *Le Mauvais démiurge*, le philosophe insiste sur le caractère dérisoire du Jugement dernier en recourant aux mots de Tertullien qui compare le Jugement au « plus grand des spectacles »¹³.

Plus les hommes sont éduqués, plus ils doutent. Le début du doute est la fin de la croyance absolue. Le doute fait en même temps exister l'espèce. Un homme modèle, qui

⁶Ibidem, p. 315

⁷Ibidem, p. 317

⁸ Ibidem

⁹ Ibidem, p. 324

¹⁰Emil Cioran, *Le Mauvais démiurge*, Œuvres, p. 1179

¹¹Emil Cioran, *Des Larmes et des saints*, Œuvres, p. 319

¹² Ibidem

¹³Emil Cioran, *Le Mauvais démiurge*, Œuvres, p. 1179

prend *ad litteram* la parole de Dieu, serait trop lassant. C'est donc dans la nature humaine de montrer son caractère dual, nécessaire à l'évolution de l'espèce. Douter signifie disposer d'un certain niveau d'intelligence. En même temps, il est malaisé de se débarrasser définitivement de Dieu (cela serait un fardeau trop difficile à porter) et il est impossible de le suivre aveuglément sans rentrer dans les ordres.

« L'homme est ainsi fait : il se perd dans la Divinité ou bien il la provoque. Personne jusqu'à ce jour n'a été "raisonnable" en Sa présence. »¹⁴

Dans un passage superbe, Cioran, grand styliste, insiste sur l'idée que Dieu « ne supporte pas l'orgueil de la créature »¹⁵. Alors, « l'homme ne porte aucune responsabilité, son créateur étant à la source de l'erreur et du péché »¹⁶. Le problème de Dieu est qu'il n'aime pas sa créature. La dernière fois qu'ils se sont vus, c'était pour la chasser du Paradis. C'est alors qu'il a envoyé Son fils, « par remords, non par pitié »¹⁷.

En attaquant Dieu, Cioran se fait remarquer. La plupart des chrétiens considèrent qu'il est incontournable de croire en Dieu. Il faut croire car cela fait partie des coutumes de la société moderne. Il est immoral de ne pas croire. Pilier dans la vie de tout chrétien, Dieu est considéré comme une présence plutôt qu'une absence. Cioran, lui, le juge insuffisant. Mais il oublie de nous fournir la solution alternative : que nous reste-t-il après la négation de Dieu ? Le bouddhisme ?

Le Mauvais démiurge représente une version plus docte encore de la querelle religieuse de Cioran. Abondant en explications dignes d'un discours scientifique, le ton change : de moralisateur, culpabilisant, Cioran passe directement à l'accusation, à la démonstration de la méchanceté de Dieu. Ce volume peut être considéré comme une déclaration de non-amour chrétien. Cioran est obnubilé par un des sujets qui ont toujours hanté l'herméneutique de la religion chrétienne : si Dieu est bon et juste, pourquoi permet-Il qu'autant de souffrance, de méchanceté et de douleur règne dans le monde ?

Selon ses collègues qui suivent le parcours de Cioran, le philosophe accuse surtout afin d'attirer l'attention de son nouveau public, il le fait dans le but de choquer. La douleur provoquée par l'insomnie et qui génère le conflit avec Dieu disparaît à la maturité, laissant la place à une interrogation plus mûre sur le caractère ambivalent de Dieu. *Le Mauvais démiurge* débute d'emblée avec la question de la bonté de l'homme :

« A l'exception de quelques cas aberrants, l'homme n'incline pas au bien (...) Et s'il lui arrive d'être bon non plus par effort ou calcul mais par nature, c'est à une inadvertance d'en haut qu'il le doit : il se situe en dehors de l'ordre universel, il n'était prévu dans aucun plan divin. »¹⁸

Si l'homme est méchant, il ne fait que suivre l'exemple de son créateur, « maudit », « un dieu malheureux et méchant »¹⁹. En dépit de l'effort du christianisme d'imposer un Dieu « miséricordieux », l'homme, « faute » de son créateur, se révolte. L'univers créé par Dieu peut sembler parfait à l'extérieur, dans la géométrie variable de la nature, mais il s'avère pourri quand nous réfléchissons au drame intérieur de l'homme tous les jours déchiré entre souffrance, inquiétude, et surtout conscience de la durée déterminée de son épreuve. Le pire

¹⁴Emil Cioran, *Des Larmes et des saints*, Œuvres, p. 326

¹⁵Ibidem

¹⁶Ibidem, p. 327

¹⁷Ibidem

¹⁸Emil Cioran, *Le Mauvais démiurge*, Œuvres, p. 1169

¹⁹Ibidem, p. 1170

rôle est celui de l'Eglise, légataire d'autant de fautes de création, acharnée à sauver « l'honneur de Dieu ».

Dans *Le Mauvais démiurge*, Cioran endosse un rôle de juge du monde et des déités. Le philosophe fait référence à des déités, car il gravite dans la sphère du gnosticisme, selon lequel les hommes sont des âmes divines fermées dans un monde matériel, créé par un Dieu imparfait – un Démiurge méchant. Cioran doute que Dieu le père se soit mêlé à la création (nous pourrions peut-être ainsi lui pardonner tout l'arsenal des accusations à l'adresse de Dieu). L'auteur de la création est un dieu sans scrupule, malheureux, maudit. La preuve que l'homme est sorti des mains d'un dieu méchant est l'incapacité de l'être humain à faire preuve de bonne foi. L'homme est programmé à faire le mal et si par erreur il fait le bien, son geste ne fait pas partie du plan divin. Dans ce contexte, Cioran se demande si la place de l'homme est vraiment parmi les êtres ?

Le philosophe insiste sur les origines de l'homme et il ne les trouve pas changées à l'exemple de Nietzsche. L'impulsion de la Genèse « croissez et multipliez » ne peut sortir que de la bouche d'un Dieu méchant. S'Il avait été bon, Il aurait plutôt encouragé l'homme dans ce sens : « soyez rares ». En tout cas, Il n'aurait jamais pu ajouter les mots « remplissez la terre ». Dégoûté par « la chair » qui peuple la terre malgré son échec, Cioran soutient que la procréation doit être contrecarrée :

« Barrons la route à la chair, essayons d'en paralyser l'effrayante poussée. Nous assistons à une véritable épidémie de vie, à un foisonnement de visages. Où et comment rester encore face à face avec Dieu ? »²⁰

Cioran, enfin, explique ainsi les erreurs de la création :

« Ce monde ne fut pas créé dans la joie. »²¹

Se penchant sur la veille du christianisme, le philosophe conteste la légitimité de « nos dieux », coupables d'avoir imprimé aux hommes un de leurs traits : l'agressivité. Il condamne ensuite le Jugement dont l'homme a besoin afin de croire que l'histoire a un sens et que la vie individuelle n'est pas inutile. L'homme a besoin de croire dans un avenir, qui le réconcilie avec l'esprit divin, sinon il ne peut aller de l'avant. Cioran propose à l'homme d'abandonner ses dieux. Seuls les insignifiants ont besoin du sentiment rassurant de la religion. Cela ne devrait pas être le cas de l'homme moderne, libéré des préjugés, conscient de l'approche de la mort, mais serein :

« Nous ne fûmes heureux qu'aux époques où, avides d'effacement, nous acceptions notre néant avec enthousiasme. Le sentiment religieux n'émane pas de la constatation mais du désir de notre insignifiance, du besoin de nous y vautrer. »²²

De plus, l'homme a pour lui le démiurge, ce Dieu malin dont il ne sert à rien de renier l'existence, qui accompagne l'homme depuis des millénaires. L'ennemi éternel de l'homme, le démiurge, est aussi une nécessité.

Par rapport au livre *Des Larmes et des saints*, dans *Le Mauvais démiurge* Cioran est plus discursif ; le lecteur suit ses arguments, ordonnés scientifiquement, afin de découvrir à la fin une sorte de « vérité », conclusion dont l'homme a besoin pour confirmer ses théories. Cioran s'adresse d'abord à un public chrétien, à un public éduqué par la force du temps et de l'âge. Si son livre écrit en roumain est plutôt le témoin d'une crise religieuse, *Le Mauvais démiurge* est le produit d'un acte réflexif. Cioran a déjà un public assez bien constitué en 1969 quand il publie *Le Mauvais démiurge*, il sait à qui il s'adresse. Quant à *Des Larmes et*

²⁰Ibidem, p. 1176

²¹Ibidem, p. 1175

²² Ibidem, p. 1177

des saints, livre délicat quelle que soit l'époque, il connaît une histoire agitée. A cause des invectives contre Dieu, l'éditeur roumain à qui Cioran confie le livre le lui rend en lui expliquant qu'il a fait fortune grâce à Dieu et qu'il ne peut pas publier un tel livre. L'ouvrage paraît finalement grâce à une imprimerie quelconque avec la mention « à compte d'auteur »... A la date de sa parution, Cioran n'est pas en Roumanie, mais à Paris avec une bourse de l'Institut Culturel Français de Bucarest. Ses collègues (parmi lesquels Eliade donne le ton) reçoivent très mal le livre de Cioran, les lecteurs et les commentateurs lui « crachent dessus », comme le note dans son *Journal* Jeny Acterien, la seule d'ailleurs qui enverra une appréciation positive à Cioran.

Le Mauvais démiurge en revanche est un livre culte de Cioran. Si *Des Larmes et des saints* représente la consignation de ses états d'âme négatifs, *Le Mauvais démiurge* est discursif, c'est un texte bien construit, argumentatif. Le chapitre *Les nouveaux dieux* est exceptionnel de ce point de vue, Cioran enchaînant d'une manière logique des arguments empruntés à l'histoire de la religion pour soutenir le paganisme versus le christianisme, le polythéisme versus le monothéisme. Il est cependant fidèle à lui-même par des affirmations révoltantes. S'il faut croire, se demande Cioran, pourquoi alors ne pas recourir au polythéisme ? Au moins, l'homme peut faire son choix. Le monothéisme oblige l'homme à vivre sous pression, sous le joug d'un dieu unique en lequel *il faut*²³ croire.

« La foi d'ailleurs est une invention chrétienne ; elle suppose un même déséquilibre chez l'homme et chez Dieu, emportés par un dialogue aussi dramatique que délirant. »²⁴

Il est sûrement plus difficile pour l'homme de rendre hommage à un seul Dieu qu'il doit ménager, tandis que le polythéisme offre un choix multiple :

« Le monothéisme comprime notre sensibilité : il nous approfondit en nous resserrant ; système de contraintes qui nous confère une dimension intérieure au détriment de l'épanouissement de nos forces, il constitue une barrière, il arrête notre expansion, il nous détraque. Nous étions assurément plus *normaux* avec plusieurs dieux que nous ne le sommes avec un seul. Si la *santé* est un critère, quel recul que le monothéisme ! »²⁵

Les mots de Cioran restent superbes, autant que les arguments déployés et les figures de style qui pigmentent le discours. Pourtant, nous imaginons la difficulté pour un croyant fervent de lire ces pages qui condamnent, qui critiquent sans gêne. L'athéisme rend beaucoup de liberté à l'individu, qui peut juger Dieu comme il jugerait un sujet quelconque.

A la source de tous les déchirements que l'homme endure, se trouve le christianisme qui impose à l'individu un seul mode de pensée. Le manque de liberté ne rendra jamais personne heureux. En outre, la religion chrétienne se sépare de l'Etat, s'individualise, contrairement au paganisme qui soumet les dieux à l'approbation de l'Etat. Les gouvernements abusifs prendront ensuite leur revanche en s'appropriant la religion pour servir les intérêts expansionnistes de l'Etat (voir l'exemple de la Russie critiquée même par Cioran dans *Histoire et Utopie*).

Philosophe visionnaire, véritable prophète politique, Cioran associe l'époque du polythéisme aux conflits idéologiques et celle du monothéisme aux conflits religieux. Le XX^e siècle et les suivants sont des siècles dominés par la haine religieuse entre des peuples qui ne partagent pas les mêmes dieux. De plus, Cioran s'étonne qu'un Etat qui affiche la démocratie libérale comme doctrine puisse s'accorder avec le monothéisme. Si nous partons du principe

²³C'est nous qui soulignons

²⁴Emil Cioran, *Le Mauvais démiurge*, Œuvres, p. 1183

²⁵Ibidem, p. 1183

que « la liberté, c'est le droit à la différence »²⁶, nous ne pouvons associer qu'un régime autoritaire au monothéisme :

« Il y a dans la démocratie libérale un polythéisme sous-jacent (ou inconscient, si l'on préfère) ; inversement, tout régime autoritaire participe d'un monothéisme déguisé. »²⁷

Ceux qui lisent Cioran doivent aimer les contradictions et doivent apprécier son inconstance. Après avoir critiqué à maintes reprises le Dieu chrétien et lui avoir reproché son agressivité, voilà que plus loin, dans un éclat de style remarquable, Cioran conclut que le bavardage autour de « la mort de Dieu » est en fait « le constat de décès du christianisme »²⁸. Cela paraît simple pour le philosophe Cioran, moins pour Nietzsche. La mort de Dieu est aussi pour Cioran la mort d'un Dieu « inactuel, timide, modéré »²⁹. Il poursuit :

« Un dieu qui a dilapidé son capital de cruauté, plus personne ne le craint ni ne le respecte (...) démuné d'agressivité, il ne constitue plus un obstacle à l'irruption d'autres dieux. »³⁰

Depuis le XVIII^e siècle la religion de ce Dieu chrétien a commencé son déclin. Le monde attend un nouveau dieu, ou fait avéré, l'expansion de religions anciennes et susceptibles de prendre des formes plus agressives, comme l'Islam.

Dans le chapitre intitulé *Paléontologie*, Cioran revient sur sa triste condition : solitaire, voué à porter sa carcasse, à chercher refuge dans une doctrine de la délivrance, et poussé à se détacher de tout. Cioran prend le contrepied évident de la pensée d'Ignace de Loyola :

« attribuer à Dieu nos réussites de toute espèce, croire que rien n'émane de nous, que tout est donné, c'est là, suivant Ignace de Loyola³¹, le seul moyen efficace de lutter contre la superbe. »³²

L'homme est trop vaniteux pour reconnaître la suprématie d'un seul Dieu. Dominé par le désir, il ne peut pas non plus se battre avec Dieu. Il apprend en revanche du bouddhisme comment maîtriser ses excès. Toutefois, il n'est pas certain qu'un homme délivré d'excès puisse assurer le progrès de son espèce, il pourra du moins atténuer sa propre tourmente et empêcher par exemple l'apparition des pensées liées au suicide. L'homme arrogant, détaché du Dieu chrétien, peut réfléchir au suicide, possibilité ténébreuse. Le suicide, rejeté par le bon Dieu, est accepté par Cioran comme partie intégrante de la vie de l'homme, tel qu'il fut fabriqué par son dieu :

« On ne se tue que si, par quelques côtés, on a toujours été en dehors de tout. »³³

L'homme se tue quand, ne supportant plus d'osciller entre la vie et la mort, il prend lui-même la décision d'avancer sa mort, décision qui appartient normalement au Créateur.

L'homme est donc le seul être qui peut prendre la décision de mettre fin à ses jours. Oscillant entre la vie et la « non vie », l'être ne peut pas étouffer les « défauts, vices, obsessions »³⁴ de la chair.

« Par malheur, nous ne pouvons exterminer nos désirs ; nous pouvons seulement les affaiblir, les compromettre. Nous sommes acculés au moi, au venin du "je". »³⁵

²⁶Ibidem, p. 1186

²⁷Ibidem

²⁸ Ibidem, p. 1189

²⁹ Ibidem

³⁰ Ibidem

³¹C'est le professeur Nae Ionescu qui lui fit découvrir le moine espagnol Ignace de Loyola comme le scolastique médiéval Toma d'Aquino

³²Ibidem, p. 1200

³³ Ibidem, p. 1203

³⁴Ibidem, p. 1126

³⁵Ibidem

Assujetti à la figure centrale de la religion chrétienne qui est Dieu, l'homme égoïste par nature n'a que deux options : expier ses péchés devant Dieu ou l'ignorer. La préoccupation pour l'*être*, Cioran la découvre pendant les cours de Nae Ionescu, lequel confronte le problème de l'*être* au drame de la rédemption (renié d'ailleurs par le philosophe athée). Nae Ionescu pousse à l'évaluation du problème ontologique afin d'insister sur les particularités authentiques de l'*être*, évaluation que Nae Ionescu mène jusqu'à la découverte de « soi-même » avec la reconnaissance des erreurs et des limites. Par « être toi-même », le fameux précepte du professeur, celui-ci indique l'importance d'une véritable existence spirituelle et le passage inévitable de l'homme ancien à l'homme nouveau (homme nouveau dans le sens religieux, l'homme après l'arrivée du Christ ; le professeur ne fait pas référence à la doctrine légionnaire de l'homme nouveau). Si l'homme souffre, il faut interpréter sa souffrance en adoptant une position nouvelle, transmet le professeur à ses élèves, l'attitude chrétienne qui donne un sens nouveau à l'inquiétude, à l'aventure et au désespoir. Cioran, méfiant à l'adresse de l'existence de Dieu et rejetant la déité du Christ, ne peut pas expérimenter l'inquiétude et le désespoir au sens biblique, mais à la manière vaniteuse de l'homme seul, sans repères.

Livre merveilleux, sorte de Bible à l'envers, dédié à la dénégation de Dieu, *Le Mauvais démiurge* représente le manifeste anti-chrétien de Cioran. Pourtant, le jour de son enterrement, il y eut une messe orthodoxe à l'Eglise roumaine (pas plus grande qu'une petite église de campagne) de la rue Jean-de-Beauvais, messe qui n'aurait pas eu lieu s'il s'était suicidé. Malgré la messe orthodoxe, le cercueil de Cioran sera fermé comme chez les catholiques. Le prêtre orthodoxe invoqua dans des termes très élogieux la disparition de Cioran, malgré les attaques continues du vivant du philosophe à l'adresse de Dieu. Avec Simone Boué et la fille d'Eugène Ionesco, Marie-France, à ses côtés, ainsi qu'une centaine d'autres personnes, des Roumains pour la plupart³⁶, Cioran part entouré des siens, des représentants de son peuple qu'il a tant maudit. Le philosophe fait ses adieux en tant que citoyen roumain. Celui qui mangea quarante ans durant dans des cantines et se logea dans de minuscules mansardes, trouva la mort comme n'importe quel homme, après une longue bataille avec la maladie d'Alzheimer. D'après ses proches, Cioran meurt tourmenté par le remord. Il se reproche deux choses : d'avoir tant dénigré son peuple et de s'être disputé avec Dieu. En réalité, nous ne pourrions jamais savoir ce que Cioran, atteint par la maladie d'Alzheimer, a pu regretter ou non. Lui, qui a adressé tant d'odes à la souffrance, dépérit dans une souffrance mentale. En définitive, les maladies psychiques de sa mère l'ont, d'une manière ou l'autre, touché lui aussi. Son frère, le seul survivant de la famille, mourra deux ans plus tard. Sa veuve, Eleonora Cioran, la seule descendante par alliance, est décédée elle aussi en 2015 après avoir témoigné sur son beau-frère chaque fois qu'elle en a eu l'occasion.

BIBLIOGRAPHY

Cioran, Emil, *Œuvres*, Editions Gallimard, Paris, 1995

Cioran, Emil, *Cahiers, 1957-1972*, cu o prefață de Simone Boué, Editions Gallimard, Paris, 1997

Cioran, Emil, *Sur Dieu*, anthologie d'Aurel Cioran, Humanitas, Bucarest, 1997

³⁶Des détails sur son enterrement se trouvent dans l'article *Moartea lui Cioran (La mort de Cioran)* signé par Eugen Simion et inclus dans l'anthologie *Întâlniri cu Cioran*, tome 3, 2010, coordonnée par l'académicien Eugen Simion, qui participa lui aussi à l'enterrement de Cioran.

Maftai, Mara Magda *Un Cioran inédit. Pourquoi intrigue-t-il ?*, Yves Michalon Éditeur, collection Fauves (groupe de presse l'Harmattan), Paris, 2016

****Caietele de la Rohia. Nicolae Steinhardt în interviuri și corespondență*, Helvetica, Baia Mare, tome II et III, 2000 & 2011

****Întâlniri cu Cioran* (ed. Marian Diaconu), tome 3, coordonnée par l'académicien Eugen Simion, Fundația Națională pentru Știință și Artă, Bucarest, 2013